

oreilles un tintement sinistre. Elle sentit qu'elle allait perdre la respiration.

Elle cessa subitement de se défendre. Rassemblant le peu de forces qui lui restait, elle se souleva et se mit sur ses genoux.

L'homme se dressa debout en poussant un cri de triomphe. Son regard était effrayant. Ses yeux semblaient lancer des flammes ; il avait sur les lèvres un sourire atroce.

Le moment était venu. Il prépara son nœud coulant.

Gabrielle avait joint les mains et tourné ses yeux vers le ciel.

Placée comme elle l'était, son pâle et beau visage était entièrement éclairé par la lumière pâle de la chandelle.

Au moment où Chauve-Sauris se disposait à faire passer au-dessus de la tête de sa victime la terrible corde, Gabrielle parla.

— Mon dieu, dit-elle, je vais quitter cette vie où j'ai tant souffert ; je vous remets mon âme.

L'étrangleur s'était arrêté tout interdit devant cette femme agenouillée, qui avait les mains jointes, le regard fixé au plafond, et qui semblait avoir oublié qu'il était là, menaçant, tenant dans ses mains l'instrument de mort.

Gabrielle continua :

— Mon Dieu ! veillez sur mon fils !... Faites que les douleurs de la mère soient le prix du bonheur de l'enfant !

Que se passa-t-il alors dans le cœur et la pensée de Cholard ? De quelle clarté soudaine venait-il d'être frappé ? Nous ne saurions le dire. Mais un grand trouble était né en lui, et sa fureur sanguinaire s'était subitement calmée. S'était-il attendri ? Se sentait-il pris de pitié pour sa victime ? Pourquoi pas ? Mais qu'importe ! Par un regard qui regardait plus haut que lui, par une prière qui montait jusqu'à Dieu, cet homme, tout à l'heure rugissant, furieux, féroce, cet homme venait d'être dompté !

Devant une femme en larmes on a vu reculer le lion du désert !

D'autres femmes avant Gabrielle avaient déjà attendri des bêtes féroces !

Maintenant, ce n'était plus la victime, c'est le bourreau qui avait peur !

Tremblant, courbé, les yeux démesurément ouverts, fixés sur Gabrielle, Cholard se mit à reculer. Il recula jusqu'à la porte. En franchissant le seuil, sa main rencontra la clef qui était restée dans la serrure.

Sans le vouloir, sans doute, car il était incapable d'avoir une pensée, il tira la porte, qui se ferma sur lui.

Il se précipita dans l'escalier, comme s'il eût la faculté des oiseaux nocturnes de voir au milieu des ténèbres, sortit de la maison en courant, sauta par-dessus un mur et s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes.

On aurait pu croire qu'il était poursuivi par une légion de diables ou plutôt par les gendarmes.

Quand Cholard eut disparu et que Gabrielle n'entendit plus le bruit de ses pas, elle se traîna jusqu'à la porte. Alors seulement elle s'aperçut qu'elle était entièrement fermée.

— Je comprends maintenant pourquoi il est parti, murmura-t-elle avec accablement, il s'est dit qu'il ne devait pas prendre la peine de commettre un meurtre inutile, quand lui et ses camarades... les autres, comme il dit, n'ont qu'à me laisser mourir de faim...

Il a eu l'attention de me laisser de la lumière, ajouta-t-elle avec un sourire navrant.

Elle s'assit. Le dos contre la porte et la tête dans ses mains, elle resta un instant absorbée dans ses douloureuses pensées.

— Je n'ai plus à me faire aucune illusion, reprit-elle, je suis condamnée. Les gens qui m'ont pris mon enfant veulent ma mort, qui leur est nécessaire, et je suis en leur pouvoir. Ils avaient décidé que je mourrais étranglée ; mais Dieu n'a pas voulu que le malheureux qui sort d'ici fût un assassin. Je mourrai d'une autre manière et aussi sûrement : seulement mon agonie sera plus longue et plus cruelle.

— Les autres sont partis. Il m'a dit cela, l'homme à la corde. Je me rends compte maintenant de ces bruits que j'ai entendus. C'était un démenagement. Oui, ils sont partis... Et je reste seule, emprisonnée, dans cette maison isolée et abandonnée.

Oh ! la faim ! Je la sens déjà ; je la sens. J'ai entendu dire que c'était une effroyable torture ; je vais la connaître, cette torture... Elle manquait à mon martyre. La faim ! souffrance du corps pour laquelle l'âme ne peut rien. Ah ! je me sens frissonner d'épouvante et d'horreur. Seigneur, mon Dieu, soutenez mon courage, donnez-moi la force de supporter de nouvelles souffrances.

A ce moment, ses yeux, qui erraient dans la chambre, tombèrent sur son panier. Aussitôt elle laissa échapper un cri, une sorte de cri de joie.

Elle se leva péniblement, fit quelques pas, et alla s'affaïsser de nouveau près du panier. Elle le saisit par un mouvement brusque, l'ouvrit et plongea sa main au fond.

Elle retira un morceau de pain.

Elle l'avait mis dans son panier avant de sortir de chez elle. C'est une précaution qu'elle prenait quelquefois.

Elle n'avait fait qu'un repas léger, le matin. Est-il besoin de dire ? Elle avait faim, la pauvre Gabrielle. Pourtant, elle tenait le pain dans sa main, elle le regardait tristement, les yeux mouillés de larmes, et elle n'osait pas le porter à sa bouche.

Au bout d'un instant, cependant, elle partagea le morceau en deux parts à peu près égales.

— Pour deux fois, murmura-t-elle ; maintenant et demain. Demain... Et après ?...

Après ? reprit-elle d'un ton intraduisible : ce sera la souffrance et la mort !

Et, en pleurant, elle se mit à manger.

Le lendemain du jour où Sosthène de Perny s'était trouvé rue de Provence à une table de jeu, en face du magnifique étranger, qui se faisait appeler don José comte de Rogas, grand de Portugal, — cela seulement — lequel lui avait démontré que, si habile qu'on puisse être à battre les cartes, on peut encore rencontrer de plus forts que soi ; le lendemain de ce jour, disons-nous, vers trois heures de l'après-midi, Sosthène s'acheminait vers les Ternes. Il allait faire une visite à sa mère.

Il s'était mis dans la tête qu'elle devait lui donner la somme qu'il lui fallait absolument pour le surlendemain avant midi.

Il savait très bien qu'elle n'avait pas d'argent chez elle. Quelques jours auparavant il avait fait main basse sur les derniers billets de cents francs qu'elle tenait en réserve. Mais il voulait la forcer à demander les douze mille francs au marquis de Coulange, ce qu'il n'avait pas le courage de faire lui-même.

Quand il arriva rue Laugier, n'ayant plus que vingt-cinq pas à faire, il s'arrêta brusquement. Il avait devant lui le coupé de son beau-frère. Le cocher, lui tournant le dos, était sur son siège.

Sa première pensée fut de rebrousser chemin pour revenir plus tard, car il ne tenait nullement à se trouver nez-à-nez avec le marquis. Celui-ci était avec sa mère ; cela n'avait rien d'extraordinaire. Mais, à tort ou à raison, il s'imagina que madame de Perny et M. de Coulange parlaient de lui : que sa mère se plaignait et que le marquis ne se gênait point pour blâmer et flétrir sa conduite. Aussitôt, l'idée lui vint d'écouter ce qu'ils disaient. Après un moment d'hésitation, il tourna sur ses talons et se mit à marcher d'un pas rapide.

Il fit le tour d'un pâté de maisons, gagna le petit chemin parallèle à la rue Laugier, qu'avait visité Morlot, et arriva à la petite porte, remarquée par ce dernier. Il en avait une clef dans sa poche. Il l'ouvrit, pénétra dans le jardin, et, sans faire de bruit, marchant sur la pointe des pieds, en glissant derrière les massifs, il arriva au pavillon. Il entra et monta l'escalier à pas de loup. Il ouvrit et referma doucement une porte, celle de sa chambre, qu'il traversa pour se glisser furtivement dans le cabinet de toilette.

La domestique, occupée dans sa cuisine, ne l'avait ni vu ni entendu.

Nous savons, d'après le plan tracé par Morlot, qu'un double cabinet de toilette séparait les chambres de la mère et du fils. Du côté de la chambre de madame de Perny la cloison était très mince. En s'en approchant seulement et en tendant l'oreille, Sosthène pouvait parfaitement entendre causer chez sa mère.

Le marquis était encore avec elle, et dès les premières paroles qui arrivèrent à son oreille, il comprit qu'ils parlaient de lui.

— J'avoue mes torts, dit madame de Perny, répondant à son gendre ; mais que faire, maintenant ? Je ne peux plus que souffrir et me désoler. Si j'ai été faible, trop faible, j'en suis bien punie !

— Malheureusement, nous n'avons plus rien à espérer, reprit le marquis. Pour le ramener à des idées plus saines et lui faire quitter la voie dangereuse qu'il suit et qui le mène à sa perte, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi. Je lui ai parlé comme on parle à un frère, à un ami. Paroles perdues. En présence de ses exigences, qui devenaient de plus en plus fréquentes et... brutales, j'ai dû lui fermer ma bourse, persuadé, d'ailleurs, que tout ce que je ferais pour lui serait inutile.

Madame de Perny soupira.

— Je suis très riche, c'est vrai, continua le marquis ; mais quand j'ai autour de moi tant d'occasions pour faire le bien, je ne veux pas que ma fortune serve à encourager le mal. Je ne sais pas quel triste sort lui est réservé ; quel qu'il soit, il l'aura mérité. Je ne vous rapporte point, — je ne l'oserais pas, — ce qu'on m'a dit de lui et ce que j'apprends encore tous les jours. S'il y a de la honte pour Sosthène, il y en a aussi pour nous tous.

— Est-ce que Mathilde sait ?

— Rien, heureusement ; je lui cache la vérité.

— Sosthène est jeune encore, monsieur le marquis ; il ouvrira les yeux, il verra l'abîme et s'en éloignera.

— Je veux vous laisser cet espoir, madame, vous en avez besoin.

— Oui, car il adoucit ma douleur.

— Croyez-vous que la mienne n'est pas grande ! croyez-vous que j'ai appris sans chagrin que Sosthène vous prenait tout votre argent, que pour lui vous aviez engagé vos bijoux, votre argenterie,